

**ECOLE DOCTORALE D'HISTOIRE DU DROIT, PHILOSOPHIE DU DROIT ET
SOCIOLOGIE DU DROIT**

LABORATOIRE DE SOCIOLOGIE JURIDIQUE

**(en collaboration avec l'INSTITUT MICHEL VILLEY
et l'INSTITUT D'HISTOIRE DU DROIT)**

RAISON ET DROIT A LA RENAISSANCE

CYCLE DE CINQ CONFÉRENCES

Direction scientifique :

**RAPHAËLLE THERY – JERÔME CHACORNAC
Eric MARTIN-HOCQUENGHEM**

PREMIERE CONFÉRENCE : MACHIAVEL

(jeudi 30 janvier 2020, de 17 h à 19 h-20 h)

La raison d'Etat

INTERVENANTS

- Quentin EPRON, docteur en droit public, maître de conférences à l'Université Panthéon-Assas
- Raphaëlle THERY, E.N.S., agrégée de philosophie, docteur en philosophie, maître de conférences à l'Université Panthéon-Assas

TEXTES

- 1 Francesco Guicciardini, *Dialogue sur la façon de régir Florence*, 1521-1525, trad. J-L Fournel et J-C Zancarini
- 2 Machiavel, *Lettre à F. Vettori, le 16 avril 1527*, trad. E. Barincou
- 3 Machiavel, *Le Prince*, Chapitre V, trad. P. Larivaille
- 4 Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre III, chapitre XLI, trad. J-V Périès
- 5 Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre II, chapitre XXIII
- 6 Machiavel, *Le Prince*, Chapitre XV
- 7 Machiavel, *Le Prince*, Chapitre XVIII
- 8 Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre III, chapitre XL
- 9 Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre II, chapitre II

- TEXTE 1. Francesco Guicciardini, *Dialogue sur la façon de régir Florence*, 1521-1525, trad. J-L Fournel et J-C Zancarini

Aussi lorsque pour ma part j'ai dit de tuer les Pisans ou de les garder prisonniers, je n'ai peut-être pas parlé de façon chrétienne, mais j'ai parlé selon la raison et l'usage des États ; et il ne parlera pas de façon plus chrétienne que moi celui qui, ayant rejeté une telle cruauté, conseillera de faire tous les efforts possibles pour prendre Pise – ce qui ne veut rien dire d'autre qu'être cause de maux infinis pour occuper quelque chose qui, en conscience, n'est pas à vous. Et celui qui ne comprend pas cela n'a aucune excuse car, comme ont coutume de le dire les frères, c'est une ignorance crasse ; quant à celui qui les comprend, il ne peut alléguer aucune raison pour laquelle, dans un cas, on devrait agir en conscience, et, dans l'autre, il n'y aurait pas à en tenir compte. Cela j'ai voulu le dire non pour prononcer quelque sentence sur des points d'une si grande difficulté (...) mais pour parler selon ce que requiert la nature des choses en vérité, puisque l'occasion nous a entraînés dans un tel raisonnement, que l'on peut accepter de tenir entre nous mais dont il ne faudrait pas pour autant user avec d'autres, ni en un lieu où se trouveraient un plus grand nombre de personnes ».

- TEXTE 2. Machiavel, *Lettre à F. Vettori, le 16 avril 1527*, trad. E. Barincou

Monseigneur de la Motte s'est rendu aujourd'hui au camp des Impériaux avec la conclusion de ce traité, rédigé de telle sorte que, si Bourbon l'accepte, il doit suspendre la marche de l'armée. Si celle-ci continue à avancer, c'est qu'il le refuse : c'est donc la journée de demain qui va trancher notre sort. Partant, nous sommes résolus ici, au cas où il avance, de ne plus penser qu'à la guerre, sans plus avoir un poil qui pense à la paix ; s'il ne bouge pas, de laisser là toute idée de guerre et de penser à la paix. Réglez donc vous aussi votre navigation sur ces vents-là, et, si c'est la guerre, tranchez net tous pourparlers de paix, et que tous les alliés se lancent de l'avant sans nul égard, car il ne s'agit plus ici de boiter, mais de s'y jeter à corps perdu : le désespoir a parfois des ressources qu'un choix pondéré n'eût jamais trouvées. Ces gens-là s'avancent privés de canons, dans une région accidentée : rassemblons contre eux le peu de vie qui nous reste et les troupes alliées qui sont sur place, et il leur faudra, soit quitter honteusement notre territoire, soit se résigner à nous faire des conditions raisonnables. J'aime François Guichardin, j'aime ma patrie plus que la vie, et je vous dis ceci au nom d'une expérience de soixante années : je ne crois pas que nous ayons jamais subi une épreuve aussi cruciale que celle-ci : il nous faut la paix, et nous ne pouvons pas cesser la guerre, et notre sort est entre les mains d'un chef qui est à peine capable de faire face à l'une ou à l'autre, séparément. Je me recommande à vous.

- TEXTE 3. Machiavel, *Le Prince*, Chapitre V, trad. P. Larivaille

Comment on doit gouverner les cités et les principautés qui, avant d'être occupées, vivaient sous leurs propres lois.

[1] Quand ces États que l'on acquiert comme on l'a dit sont accoutumés à vivre sous leurs propres lois et en liberté, il y a, si l'on veut les tenir, trois moyens de le faire : [2] le premier, les détruire ; le second, aller y habiter en personne ; le troisième, les laisser vivre sous leurs propres lois, en tirant d'eux un tribut et y créant un gouvernement oligarchique qui vous conserve leur amitié : [3] parce que, ayant été créé par ce prince, ce gouvernement sait qu'il ne peut subsister sans l'amitié et la puissance de celui-ci, et qu'il doit tout faire pour maintenir les choses en l'é. Et une cité accoutumée à vivre b est plus facile à tenir par le moyen de ses propres citoyens que de quelque autre façon que ce soit, si tant est que l'on veuille l'épargner.

[4] Entre autres exemples, il y a les Spartiates et les Romains. Les Spartiates tinrent Athènes et Thèbes en y créant un gouvernement oligarchique, et pourtant ils les perdirent. [5] Les Romains, eux, pour tenir Capoue, Carthage et Numance, les détruisirent, et ils ne les perdirent pas ; ils voulurent tenir la Grèce presque à la façon des Spartiates en la rendant libre et lui laissant ses lois, et cela ne leur réussit pas, de sorte qu'ils furent contraints de détruire nombre de cités de cette

province pour la tenir : [6] parce que, en vérité, il n'est pas de moyen sûr de les posséder en dehors de la ruine ; et qui devient le maître d'une cité accoutumée à vivre libre et ne la détruit pas, doit s'attendre à être détruit par elle, parce que dans sa rébellion elle trouve toujours pour refuge le nom de la liberté et de ses anciennes institutions, que ni longueur de temps ni bienfaits ne font jamais oublier. [7] Et quoique l'on fasse et quelques mesures que l'on prenne, si on ne les sépare pas ou ne les disperse pas, ses habitants n'oublient ni ce nom ni ces institutions, et au moindre événement y recourent aussitôt : comme le firent les Pisans après cent années d'asservissement de leur cité aux Florentins. [8] Mais quand les cités ou les provinces sont habituées à vivre sous un prince et que le sang de celui-ci se trouve éteint, étant – d'un côté – habitués à obéir, et – de l'autre – n'ayant plus leur ancien prince, ils ne s'accordent pas pour en créer un parmi eux et ne savent pas vivre libres, de sorte qu'ils sont plus lents à prendre les armes et qu'un prince peut avec plus de facilité les gagner à lui et s'assurer d'eux. [9] Mais dans les républiques il y a plus de vie, plus de haine, plus de désir de vengeance ; et la mémoire de leur ancienne liberté ne les laisse, ni ne peut les laisser en repos : si bien que la voie la plus sûre est de les anéantir ou d'y habiter.

- TEXTE 4. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre III, chapitre XLI, trad. J-V Périès

La patrie doit se défendre par la honte ou par la gloire, et, dans l'un et l'autre cas, elle est bien défendue.

Le consul et l'armée romaine, ainsi que je viens de le dire, se trouvaient assiégés par les Samnites, qui leur proposèrent les conditions les plus ignominieuses, entre autres de les faire passer sous le joug, et de les renvoyer à Rome, après les avoir désarmés. A ces propositions, les consuls restèrent frappés d'étonnement, et toute l'armée tomba dans le désespoir ; mais Lucius Lentulus, l'un des lieutenants, représenta qu'il ne pensait pas qu'on pût rejeter un parti auquel était attaché le salut de la patrie, puisque l'existence de Rome reposait sur celle de l'armée ; qu'il fallait donc la sauver à tout prix ; que la patrie est toujours bien défendue, de quelque manière qu'on la défende, soit par la gloire, soit par la honte ; qu'en préservant l'armée de sa perte, Rome serait toujours à temps d'effacer son ignominie ; mais qu'en ne la sauvant point, encore qu'on mourût glorieusement, Rome et la liberté étaient également perdues. Le conseil de Lentulus fut suivi.

Ce fait est digne d'attention et mérite de servir de règle à tout citoyen qui serait appelé à donner des conseils à sa patrie. Partout où il faut délibérer sur un parti d'où dépend uniquement le salut de l'État, il ne faut être arrêté par aucune considération de justice ou d'injustice, d'humanité ou de cruauté, de gloire ou d'ignominie ; mais, rejetant tout autre parti, ne s'attacher qu'à celui qui le sauve et maintient sa liberté.

Les Français ont toujours imité cette conduite, et dans leurs actions et dans leurs discours, pour défendre la majesté de leurs rois et la puissance de leur royaume : ils ne peuvent entendre dire patiemment que tel parti est ignominieux pour leur roi. Le roi, disent-ils, ne saurait être exposé à la honte, quel que soit le parti qu'il prenne, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune, parce que, vainqueur ou vaincu, ses résolutions sont toujours d'un roi.

- TEXTE 5. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre II, chapitre XXIII
Combien Rome, lorsqu'un événement quelconque la contraignait à statuer sur le sort de ses sujets, évitait avec soin toutes les demi-mesures.

Ainsi, dans les circonstances importantes, Rome, comme je l'ai dit, n'usa jamais de demi-mesures.

C'est là le jugement que doivent imiter les princes : c'est ainsi que devaient agir les Florentins lorsqu'en 1502 Arezzo et tout le Val-di-Chiana se révoltèrent. S'ils avaient pris ce parti, ils auraient assuré leur domination, agrandi la république, et donné à l'État ces campagnes qui manquaient à son existence. Mais ils employèrent ces demi-mesures, toujours si dangereuses

lorsqu'il s'agit de punir les hommes. Une partie des Arétins furent exilés, les autres condamnés aux supplices ; et tous indistinctement furent privés des honneurs et des antiques privilèges dont ils jouissaient dans la cité, qu'on laissa pourtant subsister. Et si, dans le cours de la délibération, quelque citoyen conseillait de détruire, ceux qui se croyaient plus sages avançaient que ce parti était peu honorable pour la république, puisqu'il tendait à faire croire qu'elle était trop faible pour tenir cette ville dans l'obéissance.

Ces raisons sont de celles qui n'ont qu'une vaine apparence, et n'offrent aucune réalité. Par une semblable conséquence, il ne faudrait faire mourir ni un parricide, ni un criminel, ni un séditieux, puisque ce serait une honte pour un prince de n'avoir pas la force nécessaire pour réprimer un homme seul. Ceux qui pensent ainsi ne voient pas que souvent un homme pris isolément, que parfois même une ville tout entière, se rendent tellement coupables envers un État, que, pour l'exemple des autres et pour sa propre sûreté, un prince n'a d'autre remède que de les exterminer. Le véritable honneur consiste à savoir et à pouvoir châtier les coupables, et non à les laisser subsister au risque de mille dangers. Un prince qui ne punit pas celui qui s'égare de manière à ce qu'il ne puisse plus errer, mérite qu'on l'accuse d'ignorance ou de lâcheté.

➤ TEXTE 6. Machiavel, *Le Prince*, Chapitre XV

De ce pourquoi les hommes, et particulièrement les princes, sont loués ou blâmés

[1] Il reste maintenant à voir quelles doivent être les façons de faire et de se comporter d'un prince avec ses sujets ou ses amis. [2] Et comme je sais que beaucoup on écrit à ce propos, je crains, en écrivant là-dessus moi aussi, d'être tenu pour présomptueux, d'autant que pour débattre de cette matière, je m'écarte des modes de raisonnement des autres ; [3] mais, mon intention étant d'écrire chose utile à qui s'y entend, il m'est apparu plus convenable de suivre la vérité effective de la chose, que l'image que l'on s'en fait. [4] Et beaucoup se sont imaginé des républiques et des principautés que l'on n'a jamais vues ni connues pour véritablement existantes [5], parce qu'il y a de si loin de la façon dont on vit à celle dont on devrait vivre, que celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui se devrait faire, apprend plutôt à courir à sa perte qu'à se maintenir : parce qu'un homme qui veut en tout faire profession de bonté ne peut que courir à la ruine, parmi tant d'autres qui ne sont pas bons. [6] Aussi est-il nécessaire à un prince, s'il veut se maintenir, d'apprendre à pouvoir n'être pas bon, et d'en user ou n'en pas user selon la nécessité. [7] Laissant donc de côté tout ce qui a été imaginé au sujet d'un prince pour exposer ce qui est conforme à la vérité, je dis qu'à tous les hommes, quand on parle d'eux, et surtout aux princes, du fait qu'ils sont placés plus haut, on attribue quelques-unes des qualités suivantes, qui leur apportent blâme ou louange. [8] C'est-à-dire que l'un est tenu pour libéral, l'autre pour *misero* (usant d'un terme toscan, parce que *avaro* dans notre langue est aussi celui qui désire posséder par rapide, alors que nos appelons *misero* « ladre » - celui qui s'abstient trop d'user de son bien) ; l'un est tenu pour donneur, l'autre pour rapace ; l'un pour cruel, l'autre pour enclin à la pitié ; [9] l'un parjure, l'autre fidèle à sa parole ; l'un efféminé, l'autre farouche et courageux ; l'un dur, l'autre facile ; l'un grave, l'autre léger ; l'un religieux, l'autre incrédule, et ainsi de suite. [10] Chacun, je le sais, avouera que, de toutes les qualités évoquées ci-dessus, ce serait chose très louable pour un prince de posséder celles qui sont tenues pour bonnes. [11] Mais parce qu'il n'est possible ni de les posséder ni de les observer entièrement, en raison des conditions humaines qui ne le permettent pas, il lui est nécessaire d'être assez prudent pour savoir fuir l'infamie de celles qui lui feraient perdre son état, et quant à celles qui ne le lui feraient pas perdre, s'en garder si cela lui est possible ; même si cela ne lui est pas possible, il peut s'y laisser aller avec moins de scrupules ; [12] de même ne doit-il pas se soucier d'encourir la réputation d'avoir les défauts sans lesquels il pourra difficilement sauver son état, parce que, tout bien considéré, on trouvera quelque chose

qui apparaîtra comme une vertu et qui, à s'y tenir, serait sa ruine, et quelque autre, qui apparaîtra comme un vice et qui, à s'y tenir, aboutira à sa sécurité et à son bien-être.

➤ TEXTE 7. Machiavel, *Le Prince*, Chapitre XVIII

De la façon dont les princes ont à tenir leur parole.

[1] Combien il est louable, de la part d'un prince, de tenir sa parole et de vivre avec intégrité et non avec ruse, chacun le comprend : néanmoins, on voit par expérience, de notre temps, qu'on fait de grandes choses les princes qui comptent de leur parole, et qui ont su par la ruse circonvenir les cervelles des hommes, et à la fin l'ont emporté sur fait fond de loyauté.

[2] Vous devez donc savoir qu'il y a des manières de combattre, l'une avec les lois, l'autre avec la force : [3] la première est propre à l'homme, la seconde aux bêtes ; [4] mais parce que bien des fois la première ne suffit pas, il convient de recourir à la seconde ; et il est donc nécessaire à un prince de savoir bien user de la bête et de l'homme. [5] Ce point a été enseigné aux princes à mots couverts par les écrivains anciens, qui écrivent comment Achille, et beaucoup d'autres parmi les princes de l'antiquité, furent donnés à élever au centaure Chiron, pour qu'il les instruisît sous sa discipline. [6] Ce qui ne veut dire rien d'autre – d'avoir pour précepteur un être mi-bête mi-homme –, si ce n'est qu'il faut à un prince savoir user de l'une et de l'autre nature ; et que l'une sans l'autre n'est pas durable.

[7] Étant donc dans la nécessité de savoir bien user de la bête, un prince doit, parmi les bêtes, prendre le renard et le lion, parce que le lion ne sait pas se défendre des rets, et le renard ne peut se défendre contre les loups. Il faut donc être renard pour découvrir les rets, et lion pour effrayer les loups : ceux qui se contentent simplement d'être lions n'y entendent rien. [8] Voilà pourquoi un prince prudent ne peut, ni ne doit tenir sa parole, quand la tenir se retourne contre lui, et que se sont éteintes les raisons qui la lui avaient fait donner ; [9] et si les hommes étaient tous bons, ce précepte ne serait pas bon, mais parce que ce sont des tristes sires et qu'ils ne vous tiendraient pas la leur, vous non plus n'avez pas à leur tenir votre parole. Et jamais à un prince n'ont manqué des raisons légitimes pour farder le manquement à sa parole. [10] De cela on pourrait donner une infinité d'exemples modernes et montrer combien de paix, combien de promesses ont été rendues vaines et sans effet par le manque de parole des princes : et qui a su le mieux user du renard, a le mieux réussi. [11] mais cette nature, il est nécessaire de la savoir bien darder, et d'être grand simulateur et dissimulateur : et les hommes sont si simples, et ils obéissent tant aux nécessités de l'heure, que celui qui trompe trouvera toujours qui se laissera tromper. [12] Parmi les exemples de fraîche date, il en est un que je ne veux pas taire : Alexandre VI ne fit jamais rien d'autre, ne pensa jamais à rien d'autre qu'à tromper les hommes, et toujours il trouva matière à le faire, et il n'y eut jamais d'hommes qui assurât avec plus d'efficacité et avec de plus grands serments affirmât une chose, et qui tint moins parole ; néanmoins ses tromperies lui réussirent toujours selon ses vœux, parce qu'il connaissait bien ce chapitre de la vie du monde.

[13] Pour un prince, donc, il n'est pas nécessaire d'avoir effectivement toutes les qualités mentionnées plus haut, mais il est à coup sûr nécessaire de paraître les avoir ; et même, j'oserai dire ceci, à savoir que si on les a et qu'on les met toujours en pratique, elles sont dommageables, alors que si l'on paraît les avoir, elles sont utiles : ainsi en est-il de paraître enclin à la pitié, fidèle à sa parole, humain, intègre, pieux, et l'être réellement ; mais avoir l'esprit édifié de telle sorte que, lorsqu'il faut ne pas l'être, vous puissiez et sachiez changer du tout au tout.

[14] Et il faut comprendre ceci : qu'un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut observer tous les préceptes qui font que les hommes sont tenus pour bons, parce qu'il se trouve souvent dans la nécessité, pour maintenir son état, d'agir l'encontre du respect de la parole donnée, de la charité, de l'humanité, de la piété ; [15] et c'est pourquoi il faut qu'il ait un esprit disposé à tourner selon ce que les vents et les variations de la fortune lui commandent, et, comme je l'ai dit

plus haut, ne pas s'écarter du bien, s'il le peut, mais savoir s'engager dans la voie du mal, en cas de nécessité.

[16] Un prince doit donc avoir grand soin qu'il ne lui sorte jamais de la bouche rien qui ne soit plein des qualités susdites, et qu'à le voir et l'entendre il paraisse tout pitié, tout fidélité à la parole donnée, tout intégrité, tout pitié ; et il n'est rien qu'il soit plus nécessaire de paraître avoir, que cette dernière qualité ; [17] et les hommes en général jurent davantage par ce qu'ils voient que par ce qu'ils touchent, parce qu'il est donné à tous de voir, à peu de sentir. Chacun voit ce que vous paraissez, peu sentent ce que vous êtes ; et ce petit nombre n'ose pas s'opposer à l'opinion du grand nombre dès lors que celui-ci a la majesté de l'état pour le défendre ; et dans les actions de tous les hommes, et surtout des princes, là où il n'y a pas de tribunal auprès duquel réclamer, on regarde à la fin.

[18] Qu'un prince fasse donc en sorte de vaincre et de maintenir son état : les moyens seront toujours jugés honorables et loués par tout un chacun parce que le vulgaire se laisse prendre aux apparences et à l'événement, et dans le monde il n'y a que du vulgaire, et le petit nombre de compte pas quand le grand nombre a sur quoi s'appuyer. [19] Tel prince de ce temps, qu'il n'est pas bon de nommer, ne prêche jamais autre chose que paix et fidélité à sa parole, et de l'une comme de l'autre il est ennemi au plus haut point ; et tant l'une que l'autre, s'il l'avait respectée, lui aurait à plusieurs reprises coûté et sa réputation et son état.

- TEXTE 8. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre III, chapitre XL
Se servir de la ruse dans la conduite de la guerre est une chose glorieuse.

Quoique ce soit une action détestable d'employer la fraude dans la conduite de la vie, néanmoins, dans la conduite de la guerre, elle devient une chose louable et glorieuse ; et celui qui triomphe par elle de ses ennemis ne mérite guère moins de louanges que celui qui en triomphe par les armes. C'est le jugement que portent ceux qui ont écrit l'histoire des grands hommes : ils louent Annibal et tous les capitaines qui se sont fait remarquer par une semblable manière d'agir. Les exemples en sont trop nombreux pour que j'en rapporte aucun.

Je ferai observer seulement que je ne regarde pas comme une ruse glorieuse celle qui nous porte à rompre la foi donnée et les traités conclus ; car, bien qu'elle ait fait quelquefois acquérir des États et une couronne, ainsi que je l'ai exposé précédemment, elle n'a jamais procuré la gloire : je parle seulement de ces tromperies dont on use envers un ennemi qui ne se repose point sur votre foi, et qui consistent proprement dans la conduite de la guerre. Telle est celle d'Annibal, lorsqu'arrivé près du lac Trasimène, il feignit de prendre la fuite pour renfermer le consul et l'armée romaine ; et lorsque, pour échapper des mains de Fabius Maximus, il mit des brandons enflammés aux cornes d'un troupeau de bœufs.

C'est d'une ruse semblable que se servit Pontius, général des Samnites, pour renfermer les Romains dans les *Fourches Caudines*. Après avoir caché son armée sur le revers de la montagne, il envoya un certain nombre de soldats déguisés en bergers conduire dans la plaine de nombreux troupeaux ; les Romains, s'en étant emparés, demandèrent où était l'armée des Samnites : tous les prisonniers, conformément aux instructions de Pontius, répondirent uniformément qu'elle était occupée à faire le siège de Nocera. Ce rapport, cru aisément par les consuls, fut cause qu'ils s'engagèrent sans crainte dans les défilés de Caudium ; mais à peine y furent-ils entrés, qu'ils se trouvèrent soudain enveloppés par les Samnites.

Cette victoire, obtenue par la ruse, eût été bien plus glorieuse encore pour Pontius, s'il avait voulu suivre les avis de son père, qui lui conseillait, ou de renvoyer librement les Romains, ou de les massacrer tous, et de ne point s'arrêter à une de ces demi-mesures qui n'ont fait jamais ni acquérir un ami, ni perdre un ennemi, *quæ neque amicos parat, neque inimicos tollit* ; mesures qui, ainsi que je l'ai dit ailleurs, ont toujours été dangereuses dans les affaires d'État.

- TEXTE 9. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Livre II, chapitre II
Quels furent les peuples que Rome eut à combattre, et avec quelle opiniâtreté ils défendirent leur liberté.

On sent aisément d'où naît chez les peuples l'amour de la liberté, parce que l'expérience nous prouve que les cités n'ont accru leur puissance et leurs richesses que pendant qu'elles ont vécu libres. C'est une chose vraiment merveilleuse de voir à quel degré de grandeur Athènes s'éleva, durant l'espace des cent années qui suivirent sa délivrance de la tyrannie de Pisistrate. Mais, ce qui est bien plus admirable encore, c'est la hauteur à laquelle parvint la république romaine, dès qu'elle se fut délivrée de ses rois. La raison en est facile à comprendre : ce n'est pas l'intérêt particulier, mais celui de tous qui fait la grandeur des États. Il est évident que l'intérêt commun n'est respecté que dans les républiques : tout ce qui peut tourner à l'avantage de tous s'exécute sans obstacle ; et s'il arrivait qu'une mesure pût être nuisible à tel ou tel particulier, ceux qu'elle favorise sont en si grand nombre, qu'on parviendra toujours à la faire prévaloir, quels que soient les obstacles que pourraient opposer le petit nombre de ceux qu'elle peut blesser.

Le contraire arrive sous un prince ; car, le plus souvent, ce qu'il fait dans son intérêt est nuisible à l'État, tandis que ce qui fait le bien de l'État nuit à ses propres intérêts : en sorte que, quand la tyrannie s'élève au milieu d'un peuple libre, le moindre inconvénient qui doit en résulter pour l'État, c'est que le progrès s'arrête, et qu'il ne puisse plus croître ni en puissance ni en richesses ; mais le plus souvent, ou, pour mieux dire, toujours, il arrive qu'il rétrograde. Et si le hasard voulait qu'il s'y élevât un tyran doué de quelques vertus, et qui, par son courage et son génie militaire, étendît au loin sa puissance, il n'en résulterait aucun avantage pour la république ; lui seul en retirerait tout le fruit : car il ne peut honorer aucun des citoyens courageux et sages qui gémissent sous sa tyrannie, s'il ne veut avoir à les redouter sans cesse. Il lui est impossible, en outre, de soumettre et de rendre tributaires de la ville dont il est le tyran les États que ses armes ont conquis, parce qu'il ne lui sert de rien de rendre cette ville puissante : ce qui lui importe, c'est de semer la désunion, et de faire en sorte que chaque ville, que chaque province conquise, ne reconnaisse d'autre maître que lui ; il faut que ses conquêtes ne profitent qu'à lui seul, et non à sa patrie.